

Expériences de l'altérité

Robert Dion

Volume 26, numéro 2 (77), hiver 2001

Denise Desautels

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/201551ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/201551ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dion, R. (2001). Expériences de l'altérité. *Voix et Images*, 26(2), 415–422.
<https://doi.org/10.7202/201551ar>

Recherche

Expériences de l'altérité

Robert Dion, Université du Québec à Rimouski

Au Québec, ces dernières années, l'altérité et ses diverses métaphores sont devenues un thème de recherche important, sinon dominant. La réalité de l'immigration et, faut-il croire, le succès des divers métissages ont mené à une notion comme celle d'«archipel identitaire»¹, notion relayée par de nombreux chercheurs et doxographes. Ce n'est toutefois pas une altérité de ce genre qui me retiendra dans la chronique que voici: c'est plutôt celle d'un regard excentré sur la culture québécoise et, plus fondamentalement encore, celle de tout texte pour l'interprète qui consent à entrer en dialogue avec lui.

**

Curieux jeu de miroirs que celui du collectif préparé par Jean-Paul Dufiet et Alessandra Ferraro, *L'Europe de la culture québécoise*². Européens et Québécois, à parité ou à peu près — quelques Québécois d'origine européenne, Monique Bosco, Jean-Pierre Ronfard et Élisabeth Nardout-Lafarge, se trouvant en quelque sorte renvoyés, par le sujet même du livre, à leur double appartenance —, y sont en effet conduits à observer la prégnance d'une référence européenne à travers le prisme de la littérature québécoise. Ce sont donc des regards croisés — le Québec à travers l'Europe dans un pre-

mier temps, puis l'Europe à travers le Québec — que vise à capter le présent ouvrage, qui a été publié dans le prolongement d'un séminaire tenu à l'Université d'Udine en mai 1999. Et, s'il ne renouvelle pas absolument la lecture des rapports Québec-Europe, l'ensemble ne va pas sans ménager quelques belles surprises.

L'une des contributions les plus stimulantes du volume est celle de Dufiet lui-même, «Nous sommes tous des Québécois». De prime abord, le corpus est inhabituel: *Les honorables*, une saga de Josette Pratte publiée chez Robert Laffont en 1996. Bien qu'il mette en scène une famille bourgeoise de Québec, ce récit semble manifestement destiné à un public français, de telle sorte que le rapport à l'Europe s'y voit, pour ainsi dire, commercialement inscrit. Ayant constaté l'équivalence établie dans le roman entre «Europe» et «France» — équivalence si répandue, au Québec, qu'on ne la remarque même plus: quand François Ricard, par exemple, dans *La littérature contre elle-même*³, nous exhorte à ne pas négliger le «relais européen», c'est en réalité pour ne pas écrire: le «relais français» —, Dufiet avance l'hypothèse que «[l]e discours sur l'Europe-France et le Québec s'effectue essentiellement en creux par un effet de lecture et de réception: le lecteur français-européen comble dans le texte, en

contrepoint à la représentation du Québec, l'absence de l'Europe et de la France par la connaissance qu'il en a » (p. 87). Selon l'analyste, la description d'un Québec stéréotypé et archaïque tend au lecteur français le miroir de son propre passé (la « vieille France » miraculeusement préservée); l'enjeu du texte reviendrait en définitive à montrer que les comportements défensifs qu'inspire l'inquiétude culturelle propre à ce côté-ci de l'Atlantique pourraient servir de modèle à une France contemporaine elle aussi menacée dans sa langue et dans son rayonnement culturel; ainsi, pour Josette Pratte, « nous serions tous des Québécois », et l'absence étonnante des Français, dans un roman publié en France et ayant pour cadre historique la Deuxième Guerre mondiale, ne serait qu'une stratégie narrative pour l'indiquer avec encore plus de force.

Si Dufiet, par une étude des « places », semble indiquer ce que pourrait être un point de vue proprement européen sur la littérature québécoise, les autres contributions de l'ouvrage se situent davantage dans le sillage de ce qui se fait au Québec. On ne songera évidemment pas à le reprocher à Pierre L'Hérault, à Dominique Garand et à Élisabeth Nardout-Lafarge, qui poursuivent là des travaux déjà bien amorcés dans leurs universités montréalaises respectives, le premier sur Ferron et ses rapports discontinus, ambigus à l'Europe (France, Angleterre et Rome), le deuxième sur « l'expérience directe de l'Europe telle qu'elle est rapportée par ceux et celles qui l'ont vécue » (p. 98), la dernière enfin sur les « retours d'Europe » que furent André Laurendeau et Jean LeMoyne.

Par ailleurs, Liana Nissim, dans son intéressante contribution sur « les Europes d'Hubert Aquin », dégage une tendance qui, chez les personnages aquiniens, s'accuse de roman en roman et qui consiste à compenser la dépossession géographique de l'Europe par une maîtrise culturelle toujours plus affirmée. Alessandra Ferraro, pour sa part, esquisse la trajectoire de l'eupéisme de Jacques Godbout, qui serait passé d'une mythification de la culture européenne à sa démystification par la parodie et, enfin, à la désacralisation de ses valeurs et institutions. Quant à Klaus-Dieter Ertler, il s'affirme ici, même si son texte pêche parfois par imprécision linguistique, comme un spécialiste important des idéologies et de la littérature des années 1930 au Québec. Dans un article consacré à *La Chesnaie* de Rex Desmarchais, Ertler envisage la mise en fiction québécoise du métarécit corporatiste européen des années 1930; il montre comment le roman rend ambigu un métarécit qui, dans son statut initial de discours essentiellement idéologique, ne souffre guère la nuance.

*
**

On a fait beaucoup de cas récemment des deux anthologies de la littérature québécoise publiées coup sur coup en Allemagne, l'une, en français, préparée par Hans-Jürgen Greif et François Ouellet, l'autre, en allemand, par Lothar Baier et Pierre Filion⁴; en revanche, la recherche allemande, et spécialement celle qui est rédigée en allemand, reste très généralement négligée. Je profite donc de l'occasion pour souligner la publication de l'ouvrage de Klaus-Dieter Ertler tiré de sa

thèse d'habilitation, *Der frankokanadische Roman der dreißiger Jahre. Eine ideologieanalytische Darstellung* [Le roman canadien français des années 1930. Une analyse des idéologies⁵], où l'auteur observe comment les métarécits idéologiques des années 1930 se manifestent dans le système littéraire québécois global et comment ils agissent comme étendards (*Spruchbänder*) au sein des œuvres individuelles. L'intérêt d'une telle analyse réside, en partie, dans l'application au corpus québécois de la théorie des systèmes sociaux de Niklas Luhmann, très importante dans les pays germanophones mais à peu près inconnue en nos contrées. Du même Ertler, signalons aussi une *Kleine Geschichte des frankokanadischen Romans* [Brève histoire du roman canadien-français] sortie depuis peu des presses du prestigieux éditeur Gunter Narr⁶. Cet ouvrage prend en écharpe non seulement la production romanesque, mais aussi la production apparentée, récits de voyage, ouvrages historiques, textes largement référentiels, toutes catégories d'écrits à l'origine du développement du roman en français au Canada. Conçu pour un public allemand peu familier avec la littérature québécoise, le livre évoque longuement le contexte socioculturel; il porte également une attention toute particulière aux récits de la Nouvelle-France, ce qui n'est pas étonnant quand on sait que Klaus-Dieter Ertler est aussi l'éditeur d'une anthologie des *Relations* des Jésuites en allemand⁷.

**

C'est une altérité d'une tout autre nature qu'aborde Brian T. Fitch dans

*À l'ombre de la littérature*⁸: celle du texte littéraire vis-à-vis de son lecteur. Dans un fort volume au surplus très dense⁹, Fitch se livre à un survol magistral des diverses théories herméneutiques depuis surtout Chladenius jusqu'à Gadamer en passant par Schleiermacher, dont les travaux sont la clef de voûte de l'ouvrage. Le projet du livre est clair: il s'agit de refonder le projet de la critique littéraire, en l'occurrence du commentaire savant, en l'ancrant dans une tradition herméneutique qui avait été à peu près totalement éclipsée durant les années 1960 et 1970 par la poétique structurale. En amont des travaux de Hans Robert Jauss, qui ont joué un rôle fondamental dans la réintroduction des préoccupations herméneutiques à l'intérieur de l'aire culturelle et scientifique francophone, Fitch tente de ressaisir une réflexion plus large, notamment en réactivant — de manière un peu insistante parfois — certaines intuitions de Schleiermacher qui étaient restées lettre morte, y compris chez Gadamer et chez Jauss.

Il serait présomptueux de vouloir résumer un ouvrage qui entend suivre tout le parcours qui mène du texte littéraire au métatexte critique en soumettant à la question des fondements chaque étape d'un tel trajet. Au départ, il y a donc, nous rappelle Fitch, l'altérité du texte, désincarnée certes, mais qui renvoie néanmoins à une voix avec laquelle je puis nouer un dialogue; cette altérité instaure un écart entre le texte et moi, une distance que je tente de surmonter dès lors que je me mets à vouloir comprendre et à interpréter. Pour Fitch comme pour Schleiermacher — et contrairement à Gadamer et à Jauss —, la distance entre le texte et

le lecteur n'est pas avant tout historique-temporelle, mais *ontologique* : ce qui fait d'abord obstacle à ma compréhension, c'est que je suis coupé de l'auteur (de la source) du texte et que je suis enfermé dans ma propre personne. Si je ne comprends pas d'emblée, ce n'est pas uniquement parce que le texte se situe dans un passé inaccessible, comme l'indiquent Gadamer et Jauss : car si les problèmes de compréhension et d'interprétation tenaient essentiellement à la distance historique, l'interprétation des textes contemporains ne poserait, en principe, aucun problème ; or on sait que ce n'est pas le cas. D'après Fitch, la distance ontologique qui se creuse entre le texte et son lecteur est à l'origine du besoin d'interpréter ; cette distance paraît telle, en effet, que l'on doit postuler, dans la foulée de Schleiermacher, la *non-compréhensibilité* initiale de tout discours (y compris le texte oral).

Sur la base de ces prémisses, Fitch entreprend, dans une deuxième section, de dresser un inventaire des principales traditions critiques qui, de manière implicite ou explicite, procèdent de la tradition herméneutique ou posent la question de l'interprétation ; il s'agit « d'établir le fondement théorique de l'interrogation critique des textes littéraires » (p. 185). Spitzer est ainsi désigné comme le plus important successeur de Schleiermacher, dans la mesure où il place au cœur de sa démarche un sujet qui interroge l'altérité du texte. Bakhtine constitue un autre jalon important, particulièrement en raison de sa conception dialogique du texte et du rapport entre l'interprète et ce dernier. Quant aux critiques de l'école de Genève — Poulet, Picon, Rousset,

Starobinski —, ils ont eu le mérite de remettre à l'ordre du jour, à un moment où la dissolution du sujet se révélait chose acquise, la question de la *relation critique*, fondamentale en herméneutique.

Dans un troisième temps, Fitch passe en revue les concepts d'« horizon » et de « fusion d'horizons », de « dialogisme », d'« application » (*Anwendung*) et d'« appropriation » (*Aneignung*). L'analyse de ce dernier concept est l'occasion d'introduire la réflexion de Paul Ricœur, qui « [p]ar appropriation, [...] enten[d] ceci, que l'interprétation d'un texte s'achève dans l'interprétation de soi d'un sujet qui désormais se comprend mieux, se comprend autrement, ou même commence de se comprendre » (cité par Fitch, p. 258). Suivant Fitch, la figure de Ricœur se révèle particulièrement intéressante, celui-ci ayant tenté, comme d'ailleurs le deuxième Todorov — celui des années 1980 : du livre sur Bakhtine et des ouvrages subséquents —, de (ré)concilier poétique et herméneutique, description structurale du texte et appréhension phénoménologique du sens.

Dans la quatrième et dernière partie du livre, l'auteur se donne enfin pour objectif d'analyser « la forme et la composition du commentaire critique en tant que texte, pour lui-même » (p. 272). Est ainsi prise en considération la relation métatexte-texte, qui peut prendre la forme d'un rapport à distance, d'un rapport de continuité-contiguïté, d'un rapport de fusion ou encore d'un rapport d'équilibre entre les deux. Fitch s'arrête ensuite sur la forme du pastiche, que Proust considérait comme la variété de critique par excellence ; puis il enchaîne avec des développements sur

la traduction et sur la citation. Ces trois formes de métatexte ont en commun de rapprocher sinon de fusionner plusieurs horizons, celui du pasticheur et du pastiché, du texte traduit et du traducteur (voire de l'autotraducteur), du citant et du cité. La fusion d'horizons «atteste l'appropriation du monde de l'œuvre par le critique» (p. 333); grâce à elle, l'interprète a les moyens d'accomplir sa tâche essentielle, qui est «non pas de restituer le sens du texte mais de le renouveler en y participant» (p. 334).

On le voit, l'enjeu du livre de Fitch est crucial. Pour parvenir à ses fins, l'auteur doit rendre compte de nombre de théories, aborder de vastes continents philosophiques, croiser et faire converger de multiples traditions. Il y arrive avec brio, non sans parfois devoir mettre en sourdine son propre point de vue; et le discours est à ce point touffu que, malgré le sens pédagogique de l'auteur, la ligne de l'argumentation se perd bien un peu ici et là. Mais il faut prendre la mesure de l'entreprise et saluer la somme d'érudition mise en œuvre. On aimerait maintenant lire, sous la plume de Fitch ou d'autres critiques inspirés par les théories de l'interprétation, des analyses d'œuvres littéraires où se concrétiserait une réflexion herméneutique; il me semble qu'on ne dispose pas, en français tout au moins, de beaucoup d'études de cas aussi stimulantes que celles, déjà anciennes, de Jauss, par exemple; et il n'existe rien dans notre langue qui puisse se comparer à la grande série allemande *Poetik und Hermeneutik*. Faut-il espérer quelque chose de ce genre du côté de Toronto?

*
**

Les relectures d'œuvres charnières du corpus québécois se sont multipliées depuis une dizaine d'années. Qu'on pense seulement au tout récent collectif *Relecture de l'œuvre de Félix-Antoine Savard*¹⁰ ou aux *Cahiers d'Agonie*¹¹ que j'avais eu le plaisir de préparer il y a quelques années. C'est maintenant au tour de Gabrielle Roy de faire l'objet de lectures multiples dans un ouvrage publié sous la direction de Marie-Andrée Beaudet ayant pour titre *Bonheur d'occasion au pluriel. Lectures et approches critiques*¹². Le volume, nous prévient d'entrée de jeu sa directrice, a une double visée: «introduire aux principes méthodologiques de quelques approches critiques contemporaines [...], revisiter à l'aide de ce carrousel critique un «classique» de la littérature québécoise» (p. 7). Or si la seconde visée est de toute évidence atteinte, ce n'est pas forcément le cas de la première: pour quelques études traversées par un réel souci pédagogique (je pense entre autres à celle de Pierre Popovic), il s'en trouve de moins explicites au sujet de leurs présupposés théoriques et méthodologiques — notamment celles où plus d'une méthode d'analyse est mise à contribution.

Dans un texte brillantissime où pullulent les bonheurs d'écriture¹³, Pierre Popovic, inspiré par le projet d'une sociocritique des incipits formulé naguère par Claude Duchet, s'attache aux premières pages du roman de Gabrielle Roy où est relatée la rencontre déterminante entre Florentine et Jean Lévesque au Quinze-Cents. Dans une analyse attentive au détail du mot comme à l'articulation des grands registres idéologiques et cognitifs, Popovic observe la distribution des rôles sociaux, des savoirs et

des *habitus* entre les protagonistes. Il se propose ainsi de voir, à partir des trois instances cognitives que représentent Florentine, Jean Lévesque et la narratrice de l'histoire, « ce que le roman connaît du social » (p. 34), avançant sur la crête d'interrogations qui s'enchaînent : que sait Florentine de la vie à Saint-Henri et dans l'enceinte du Quinze-Cents ? que sait-elle de l'amour ? qu'ignore-t-elle à ce propos et que Jean sait pertinemment ? quels sont les instruments et quelle est la culture qui lui permettent de lire le monde ? en quoi est-elle servie ou desservie par son langage ? Non seulement le critique propose des réponses précises à cette séquence de questions, mais il réussit, au terme de l'analyse, à les dépasser vers une interprétation globale du roman :

Bonheur d'occasion saisit une société et la représentation globale qu'elle se donne de son devenir alors que cette société va accoucher de ce qu'elle ne connaît pas d'elle-même. Le motif de la maternité, dont l'attente exaspérée de la jeune femme de l'incipit offre une première version métonymique, traduit on ne peut mieux cet avenir en gestation. Sur le plan littéral comme sur le plan symbolique, Florentine Lacasse est enceinte d'un inconnu paradoxal : ce Lévesque vient de Saint-Henri. (p. 59-60)

Dans le droit fil des études aujourd'hui classiques de Patricia Smart, Lori Saint-Martin propose pour sa part une lecture du réalisme de *Bonheur d'occasion* en le rattachant sinon à un féminisme, du moins à un regard au féminin. À travers l'examen de divers éléments féministes du roman, dont certains, par bonheur, dépassent le thématisme pour toucher aux techniques narratives, l'auteure

échafaude une argumentation convaincante, même si certaines conclusions concernant des vertus proprement féminines attribuées à Florentine (un regard qui « n'est ni violent ni agressif » et qui lui permet de « s'approprier elle-même sans abaisser autrui », p. 94) peuvent apparaître relativement convenues. Christiane Kègle poursuit de son côté l'examen des figures féminines et masculines du roman de Gabrielle Roy en ayant recours, d'une part, à la sémiotique narrative de Greimas, d'autre part, au substrat conceptuel lacanien. Éminemment technique, progressant de carré sémiotique en carré sémiotique, sa lecture produit d'intéressants résultats, surtout sur son versant greimasien (encore que l'on cherche en vain une synthèse qui permettrait de mieux prendre vue sur une analyse au demeurant très fouillée). Sur le versant psychanalytique, le lecteur peine davantage à suivre l'auteure, peut-être parce que les présupposés lacaniens sur lesquels elle s'appuie ne sont pas aussi bien rappelés et explicités que ses bases greimasiennes ; certains passages qui viennent interpréter les éléments dégagés lors de l'analyse sémiotique restent quelque peu cryptiques, du moins pour quelqu'un qui, comme moi, ne dispose pas forcément d'une vue surplombante sur le système lacanien. C'est en fait ici le souci pédagogique de l'auteure qui se trouve pris en défaut.

Józef Kwaterko propose également une analyse difficile, mais riche d'aperçus inédits sur le roman. S'attachant au chronotope de la danse, et particulièrement aux systèmes contrastés de la valse et du swing, il vise à en dégager la « fonction figurative

et structurante» (p. 142). Selon lui, «le chronotope de la danse acquiert aussi une valeur sociopoétique porteuse d'un interdiscours social avec son potentiel d'ambiguïtés et de tensions» (p. 143). Son étude fait ressortir une valorisation en quelque sorte *renversée* des significations sociales du swing et de la valse, le premier rendant compte d'une adéquation du corps prolétaire de Florentine au corps bourgeois et sublime, alors que la seconde, pourtant associée à une classe sociale supérieure, renvoie à l'épuisement d'un corps pauvre et ouvrier. C'est que le swing, fondamentalement, est de l'ordre de l'être de Florentine, traduisant «une réalité qui émane déjà d'une culture urbaine furieusement ouverte à l'argent, à la consommation, au cinéma, au jazz, aux nouvelles habitudes alimentaires et vestimentaires» (p. 149-150).

Dans leurs contributions portant respectivement sur les espaces romanesques et les diverses lectures critiques de *Bonheur d'occasion* depuis sa sortie en 1945, Hilligje van't Land et Max Roy confirment encore, chacun suivant sa perspective et à son propre niveau d'interrogation, la prégnance du point de vue sociocritique en ce qui a trait à la réception du premier livre de Gabrielle Roy. Bien que les diverses études qui lui ont été consacrées par le passé n'aient pas dédaigné de faire appel, par exemple, à des prolégomènes sémiotiques, elles paraissent rarement échapper à une recatégorisation de nature ou d'inspiration sociocritique. Est-ce à dire que traditionnellement, et encore aujourd'hui, le roman ne se soustrait qu'à grand-peine au statut de document socioculturel? Ce serait beaucoup dire: les

lectures sociocritiques contenues dans le présent collectif montrent en effet éloquentement à quel point le questionnement social tend à s'anastomoser à d'autres regards, intégrant des modèles d'intelligibilité qui replongent le texte romanesque dans le langage, dans la tradition littéraire, dans le symbolique; mais il n'en demeure pas moins, comme le signale à juste titre Max Roy, que les démarches d'analyse interne et externe, y compris certaines de celles qui sont exposées dans le collectif en cause ici, «font apparaître la valeur de témoignage et de plaidoyer du roman. On n'est pas loin d'un retour aux toutes premières significations attribuées au roman de Gabrielle Roy» (p. 223). Reste à interroger plus avant, me semble-t-il, les motifs et la signification d'une pareille circularité.

1. Voir Marcos Ancelovici et Francis Dupuis-Déri (dir.), *L'archipel identitaire. Recueil d'entretiens sur l'identité culturelle*, Montréal, Boréal, 1997.
2. Jean-Paul Dufet et Alessandra Ferraro (dir.), *L'Europe de la culture québécoise*, Udine, Forum, 2000.
3. François Ricard, *La littérature contre elle-même*, Montréal, Boréal, coll. «Papiers collés», 1985.
4. Hans-Jürgen Greif et François Ouellet (dir.), *Literatur in Québec. Eine Antologie (1960-2000)/Littérature québécoise. Une anthologie (1960-2000)*, Dresden, Dresden University Press, 2000; Lothar Baier et Pierre Filion (dir.), *Anders schreibendes Amerika. Literatur aus Québec [Une Amérique qui écrit autrement. Littérature du Québec]*, Heidelberg: Wunderhorn Verlag, 2000. À ces deux parutions ayant bénéficié d'un certain battage médiatique, on ajoutera l'anthologie des *Erzählungen* (récits, nouvelles, contes) préparée par Peter Klaus et publiée sous le titre — un peu trompeur — de *Conteurs franco-canadiens* (Stuttgart, Reclam, 2000).
5. Klaus-Dieter Ertler, *Der frankokanadische Roman der dreißiger Jahre. Eine ideologienalytische Darstellung*, Tübingen, Niemeyer, 2000.

6. Klaus-Dieter Ertler, *Kleine Geschichte des frankokanadischen Romans*, Tübingen, Gunter Narr Verlag, 2000.
7. Klaus-Dieter Ertler, *Von Schwarzköcken und Hexenmeistern. Jesuitenberichte aus Neu-Frankreich (1616-1649) [Robes noires et sorciers. Relations des Jésuites de la Nouvelle-France (1616-1649)]*, Berlin, Reimer, 1997.
8. Brian T. Fitch, *À l'ombre de la littérature. Pour une théorie de la critique littéraire*, Montréal, XYZ éditeur, coll. «Théorie et littérature», 2000.
9. Dense, hélas!, dans tous les sens du terme : déplorera-t-on assez la piètre qualité de la mise en page des livres de critique littéraire publiés chez XYZ éditeur? Paragraphes trop compacts, caractère trop foncé en regard de sa taille, absence de marges : tout concourt à rendre difficile le travail sur un texte à l'abord en outre rébarbatif.
10. Roger Le Moine et Jules Tessier (dir.), *Relecture de l'œuvre de Félix-Antoine Savard*, Montréal, Fides, 1999.
11. Robert Dion (dir.), *Cahiers d'Agonie. Essais sur un récit de Jacques Brault*, Québec, Nuit blanche éditeur, 1997.
12. Marie-Andrée Beaudet (dir.), *Bonheur d'occasion au pluriel. Lectures et approches critiques*, Québec, Éditions Nota bene, coll. «Séminaires», 1999.
13. J'en veux pour preuve un passage comme celui-ci : «À ces deux modèles [du bonheur accessible aux femmes de l'époque de *Bonheur d'occasion*] s'oppose le bonheur tel qu'en lui-même la vie le changerait si survénait un prince charmant revu et corrigé par les circonstances, autrement dit un jeune (aspirant-)bourgeois venu quérir dans les sillons de la glèbe une pure Maria Chapdelaine pour l'élever dans la hiérarchie sociale et la transformer en une Doris Day pimpante ayant accès aux ressources techniques et à la logistique de la ménagère moderne» (p. 24-25). Qui a dit que la critique était triste?!